RESTONS (ENCORE UN PEU) VIVANTS

Cédric Godart

RESTONS (ENCORE UN PEU) VIVANTS

Roman

© CedricFM Company SPRL, 2018

ISBN : 978-1-790-60217-9

“ Je ne lui ai pas menti. Je ne lui ai rien promis. Je ne suis pas sûr de moi ni de lui. L’emballement est de son âge, la prudence du mien. Je vais le laisser venir, revenir ou s’en aller. Il n’y aura ni larmes ni drame entre nous. J’ai eu ma part. Il aura la sienne.”

Pascal Sevran, *Lentement, place de l’église.*

Cette chambre dont j'ouvre la fenêtre pour faire circuler le jour. Cette citation encadrée de Wilde qui dit que les gens qui s'aiment vraiment ne devraient jamais se marier.

Ta photo au mur (tu avais 22 ans) qui me rappelle nos premières vacances dans un hôtel, à Ostende. Ce tableau de Luke Chueh où un ours tient un chat dans ses bras.

D'une pièce à l'autre, comme s'il était écrit *à vendre*, ce qu'il reste de nous et qui m'a été légué.

Voici le salon, où j'ai installé une immense table de bois. La bougie artisanale de la petite boutique de Castro Street vient d'être remplacée. On y vend encore l'eau de toilette de myrrhe, de ciste et d'encens que tu aimais tant que je porte.

C'est notre vie et c'est déjà une autre. Je m'y accroche encore un peu, avec mon air de nier ton absence. Elle pèse lourd.

Je suis arrivé ici un jour de septembre. J'ai défait ma valise et elle s'est renversée comme une bouteille se brise

dans le fond de la mer ; personne n'a rien vu, n'a rien su, n'a rien entendu, pas un bruit. Il y a ce que l'on dit et ce que l'on traîne.

Je t'ai emmené là et je t'ai perdu là. Avec la même incapacité à donner une logique, un sens commun aux événements, à savoir ce que j'ai maîtrisé, causé, construit, détruit. Tu es parti avant la fin des travaux sur la 11e rue.

Les variations des saisons sont à peu près inconnues ici. J'ai choisi la veste beige (tu ne l'as pas connue). Je porte un jeans bleu, délavé, celui-là, le tien, comme tu le vois, j'ai perdu du poids. Mes cheveux sont très courts, plus qu'avant encore. Le quartier s'est embelli. Des familles s'installent dans ces maisons qui naguère étaient désaffectées. La ville est méconnaissable. On entend les oiseaux dans la cour intérieure. Ce n'est peut-être pas vraiment une ville, certainement pas dans mes manières de la décrire. Mes voisins sont aimables. Les Suisses sont rentrés en Suisse. Leur Amérique à eux était au bout de leur rue, phrase de Sofia. La pizzeria napolitaine affiche toujours complet à midi.

J'ai acheté un autre bouquet de fleurs (des tulipes) au Whole Foods. Je n'ai pas perdu cette habitude. Pas plus que la pomme (que je coupe désormais en quatre), avant d'aller me brosser les dents le soir. Je dors seul, la plupart du temps.

Ce chapeau que tu m'as offert, impeccable, toujours là, immuable au porte-manteau. Personne n'y touche. Même pas moi. Je divague. Je ferme la porte. Comme hier, à double tour, c'est ma manière à moi de préserver ma vie d'avant, qui me convient encore.

Je salue le voisin. Je prends l'ascenseur. La porte s'ouvre. L'air est chaud. Le bruit est infernal ; je le crains, c'est celui de la civilisation autour de nous. Correction : de moi.

Ma sortie est quotidienne. Mon quotidien se résume parfois à cette sortie. J'achète le journal. Je n'ai pas encore appris à cuisiner. C'est trop tard, je le crains.

J'ai oublié l'anniversaire de ma mère. C'était hier. Ce n'est pas la première fois que j'oublie. Je ne crois plus au ciel, mais je suis resté superstitieux.

Mon père viendra l'été prochain passer deux jours ici, se contentera du canapé et se réjouit beaucoup. Il dit *Je veux voir Las Vegas avant de mourir*, je dis *Papa, ce n'est pas ton dernier voyage*, mais au fond je n'en sais rien. Papa a toujours une photo de notre chien dans son portefeuille. Il vient d'épouser son premier amour, à soixante-huit ans. Il vit en Espagne. Je n'y ai jamais mis les pieds, je n'ai jamais été invité non plus. J'ai peu de nouvelles de lui (une fois par quinzaine). Il n'est *pas très téléphone* (cela m'arrange). Sa nouvelle épouse est charmante, son visage est dévasté par les années de mariage difficile. Elle dit *J'ai été une femme battue*, comme on dit j'ai battu des œufs en neige. Elle s'appelle Clémence. Elle cuisine très bien (dit-il), elle nettoie (tous les matins) et *prend soin de papa* (c'est une ancienne infirmière). Tout ce qui compte dans la vie d'un homme simple et fatigué, prêt à vieillir, est résumé ici.

Mon frère est né d'une tempête. On m'a dissimulé la vérité jusqu'à mes trente ans. Le secret a été bien gardé, mais le doute a toujours subsisté : son visage raconte une autre histoire que la mienne. Mon frère est né d'une digression compliquée (mais intense) entre mes parents et un homme de passage, sous l'indifférence paternelle, papa travaillait

souvent la nuit. Je n'ai jamais soupçonné quoi que ce soit. La sexualité de mes parents ne m'a - en vérité - jamais traversé l'esprit. Comment deux êtres qui se correspondaient aussi peu ont-ils pu rester ensemble plus de 25 ans ? Et que serait-il advenu si le cancer n'avait pas emporté maman ? Un meurtre de sang froid et un long procès, en légitime défiance, j'y ai souvent pensé. Mon père a-t-il été libéré à sa mort ? Il a été exemplaire durant son agonie. Clémence était déjà là, dans la coulisse. À sa place, loin des regards. Ma mère aurait probablement aimé Clémence.

Une cousine m'écrit encore. Elle s'appelle Marie et elle préfère le papier. J'y réponds de manière polie, mais écrire à la main m'épuise et mon écriture me révulse ; je lui préfère une machine à écrire Remington, achetée sur Amazon pour 340 dollars. Un garçon de passage (il va falloir m'en décrire quelques-uns) m'a aidé à changer les lettres de place, parce que je suis habitué à un clavier français.

La poste est lente. Et c'est pour cela que je l'aime. Les lettres n'arrivent que dix jours ouvrables plus tard, c'est un plaisir suranné, celui des timbres surtout. Nos échanges sont une bande dessinée, *tiens voici mon souvenir*, *donne-moi le tien*, *jouons à la marelle*. Notre dialogue est resté régulier.

Je ne savais pas s'il fallait prolonger la sépulture de maman au cimetière du hameau. Mon frère ne savait pas. Mon père ne sait toujours pas. Personne ne sait rien. On ne se parle pas vraiment. On se frôle. J'ai donc pris la décision de prolonger pour 15 ans. Mon père l'apprendra l'été prochain, qui peine à convaincre Clémence qu'elle sera la dernière femme de sa vie (et pourtant). Sa nouvelle épouse dit souvent *jamais deux sans trois,* mais il est peu probable qu'une troisième femme ait rejoint la liste d'attente à son tour. Elle ne doit pas porter crainte : mon père n'est pas autonome, il dépend d'elle désormais.

Tu te souviens de la petite dame italienne, très coquette, qui vendait des cookies et qui chantait Piaf en phonétique ? Elle a disparu, elle a dû se sentir habitée par un autre rêve, peut-être une croisière. Elle était très fière du portrait que j'avais rédigé de son kiosque ambulant dans un grand journal. De la photo surtout. On parlait d'elle à l'autre bout du monde. Elle aimait beaucoup le Général de Gaulle : c'était un homme qui éteignait les lumières avant de quitter son bureau (confidence du New-Yorker, qu'elle lisait avec assiduité).

J'ai cherché sa trace en ligne, sans succès. Elle portait un nom un peu trop commun. La mairie m'a appris qu'elle avait changé d'adresse. Sans autre explication. Les gens changent d'adresse sans prévenir ici. Je ne m'y ferai jamais.

Tony, après toi il m'a fallu vivre à la première personne. Je n'y avais jamais vraiment songé. J'ai pourtant lu *La vie sans lui*, plusieurs fois : ce n'était rien à côté de la réalité.

Avant de choisir cette terre qui tremble, ce coin du monde où il n'a pas plu cette année, j'ai appris à nager et à grandir, bon élève, j'ai même compris le grec ancien.

Parce que j'étais petit et vulnérable, parce que je craignais d'être dévisagé en prenant la parole, je me suis couvert de vocabulaire pour les jours de turbulence.

C'était avant mon premier dictionnaire, avant ma première déception d'amour. C'était avant que je découvre qu'il existerait des formes négatives et des verbes irréguliers. C'était avant que j'oublie d'apprendre le piano.

Je savais compter jusqu'à neuf ans, je croyais aux brindilles et à l'hiver suivant. J'étais à peu près conforme à l'idée qu'on se faisait d'un garçon bien élevé. Je le suis resté.

Je me suis toujours dissimulé derrière un tas de mots que personne n'utilisait plus. Je suis devenu journaliste, le premier de la famille, qui comptait principalement des métiers manuels jusque là.

Mon occupation professionnelle ne présente qu'une seule contrainte : elle requiert une disponibilité d'esprit dès 6h du matin. J'y trouve mon compte : elle empêche l'irruption de la paresse, défaut que mes parents agitaient comme un signe de faiblesse et cela m'est resté.

Mon travail quotidien consiste à traduire, en phrases courtes et souvent consensuelles, l'actualité américaine à destination de mes compatriotes. Je suis reporter, je dis *petit rapporteur*. J'écris pour un grand journal, où je signe, depuis plusieurs années, une chronique quotidienne qui me fait vivre correctement et se présente toujours à partir du même avertissement : *De notre correspondant à San Francisco*, date du jour, caractère Garamond, taille 13.

Les jours où l'actualité ne m'est guère favorable, il m'arrive d'inventer des témoignages. Je sors peu et le contact des gens m'intimide ; la fiction arrange tout.

Le rapport de quatre mille signes (ponctuation comprise) est nourri de lectures et de marathons télévisuels sur les chaînes locales. Corrigé, il est transmis par voie électronique.

Ensuite ? La fameuse promenade.

Ma routine consiste à répéter, à l'exception notable du dimanche, la même trajectoire des mêmes journées sans nuages, chaleureusement monotones, presque rassurantes, depuis ton départ.

Sur le coup de 15h30, je prends le tram F à l'angle de la 10e. Je descends à *Market & Church*, regarde à gauche, puis à droite, avant de traverser ce long passage pour piétons, observant avec fébrilité - allant parfois jusqu'à l'inquiétude - le panneau qui décompte les secondes jusqu'à devenir rouge, vif.

Je me suis assimilé, depuis tout ce temps, au décor. J'ai très vite adopté les codes locaux : traverser au vert, parler aux inconnus dans les supermarchés, respecter l'ordre, ne pas m'attacher aux gens que je croise, conserver un brin d'accent français.

Le même trajet me mène à peu près toujours aux mêmes endroits. Je m'autorise peu de variations.

D'abord, une librairie où les gens se taisent (un miracle, ici). Aardvark regorge de vieux livres qui ont

échappé à la destruction ou au recyclage. Je me suis souvent demandé d'où ils venaient - héritage, hasard, déménagement, fermeture d'école - et s'ils avaient déjà été lus.

Une section est dédiée aux livres francophones. On y trouve, parfois, des missels en latin ; les étudiants, engagés pour la saison, ont dû confondre. Je les déplace (sous l'œil amusé du propriétaire) dans le bon rayon, à la lettre exacte. L'ordre me commande à l'absurde.

J'ai quitté Waterloo en 2004. Sans intention d'y revenir. Moi aussi, un jour, j'ai vendu mes livres et les meubles qui les lisaient, avant de prendre le large. Certains ont été donnés. J'espérais alors qu'on en prît soin, comme on confierait un chat ou un chien, un bien précieux.

Les livres ont occupé une place irrationnelle dans ma vie. Les livres me parlent mieux que moi-même. Loin de mes racines, mois après mois, j'ai recréé une bibliothèque plus épurée, composée essentiellement de titres anciens. La liseuse électronique ne suffit pas. Plus j'écris sur un clavier, plus il me faut être entouré de papier.

Mes rares retours en Europe (toujours dans la même logique : Berlin, Bruxelles et Paris) consistent depuis des années à ramener en Amérique le plus grand nombre de livres, dans les limites fixées par les compagnies aériennes (45 lbs).

Aardvark est une sorte de chapelle. J'y ai mes habitudes, on m'appelle par mon prénom. Le propriétaire parle des brindilles de français. Ses parents l'ont envoyé en mission (évangélique) à Aix-en-Provence pour son dix-huitième anniversaire, une forme de rite exigé par leur communauté religieuse. Il en est revenu le corps et l'esprit gorgés de vices, qui ne l'ont jamais quitté.

Chassé du Connecticut l'année suivante, il est venu s'installer à San Francisco dans les années 70. Tombé amoureux, il y a acheté avec Don une maison, sur la 18e rue (un prêt de 8.500 dollars de l'époque). Elle en vaudrait à présent - dit l'agent immobilier - près de 2 millions.

Découpée en trois appartements, la maison représente aujourd'hui une forme de rente tranquille, qui lui permet de vivre de sa passion, qui n'est pas la littérature, mais les promenades diurnes de chiens et la photographie

d'étudiants, plus ou moins majeurs, selon les circonstances et les récoltes, en début de soirée, où la garde baisse. Cette passion l'a conduit à créer un site, où un droit de passage est exigé. Tout le monde y trouve son compte : 45% pour lui, 45% pour le modèle et le reste à une association de lutte contre l'homophobie. La vertu rend le vice plus présentable, c'est une forme d'absolution.

La librairie jouit d'un luxe immense. La progression des ventes y importe assez peu : il ne faut tout simplement pas perdre d'argent (ou alors pas trop).

Don a succombé en 1999 à une *longue maladie*, celle qui courait alors les rues de San Francisco, où le libertinage faisait figure de norme. S'y soustraire n'était pas une option. La maladie, Remo (le propriétaire) y a échappé, un miracle pour l'époque.

Il parle peu de Don, malgré mes insistances, m'a un jour raconté qu'il était concierge de nuit dans un hôtel qui a été détruit. J'ai eu droit, lors d'un dîner chez *Poesia*, à des photos jaunies, qu'il conservait dans une boîte à chaussures. Don ne s'était pas toujours appelé Don, mais Pedro. Devenu Don, il en était persuadé, ses racines deviendraient invisibles.

Il avait quitté le Salvador dans des conditions troubles. Un mariage arrangé, nourri de répétitions des moindres détails de leur existence - au cas où l'immigration viendrait frapper à leur porte -, qui s'est transformé en folle histoire d'amour.

Le *bookshop* a déjà accueilli quelques plumes francophones pour des séances de signatures, qui connaissent toujours un petit succès. Les auteurs y trouvent curieusement plus de fierté que dans toutes les foires aux livres de France et des alentours. Leurs écrits voyagent dans des coins de la mappemonde, où personne ne devrait connaître leur nom.

Connecté aux maisons d'édition, dont les attachées de presse changent régulièrement de nom, je joue les intermédiaires entre les deux continents, récoltant au passage l'expédition via DHL ou USPS de l'un ou l'autre roman à la mode, introuvable ici. Les plus futiles sont donnés à la librairie. Ils contenteront bien quelqu'un, voire une table instable.

J'héberge des auteurs, mais les plus fortunés vont à l'hôtel, où je les retrouve tous frappés du même mal : le décalage horaire, souvent le premier sujet de conversation.

Ils sont là depuis 3 jours, s'éveillent à 3h du matin et ne peuvent plus fermer l'œil.

La librairie jouit d'un petit succès. On s'y bouscule après les cours. Les auditions pour les photographies ont lieu là, après la fermeture, vers 20h. La librairie n'est pas toujours très bien tenue. J'en sors souvent les mains vides, mais rassuré par l'odeur de remugle que traînent les vieux papiers imprimés.

La routine se poursuit par une lente descente dans une rue en pente, jusqu'au grand parc aux vues superbes sur la ville moderne. J'y lis quelques pages, assis sur ma veste (ou un sac), en observant les comportements attendus de quelques individus : fumer, consulter frénétiquement des écrans à peine lisibles au soleil, crier, boire (quoique ce soit interdit).

Diable. Tu me suivais déjà. Tu étais déjà là, à mes côtés. Derrière un buisson, dans un bus, sur un vélo ? Moi, je n'avais rien vu ! Rien.

Church Street, ensuite, s'élance jusqu'au point culminant de la colline. Puis il faut redescendre, comme dans un vertige, jusqu'à la 24e rue.

Je vous ouvre la porte de Hamlet's, allez-y, je vous en prie, c'est moi, ses tables de bois et ses tabourets d'acier, où l'on m'accueille de la plus belle manière qui soit, en devançant mes habitudes, d'abord avec deux ou trois mots sortis d'un manuel de français scolaire. Le même vin. La même table. Lorsque mon livre me passionne, j'y reste quelques heures et me laisse tenter par l'une ou l'autre préparation locale.

La cuisinière s'inquiète toujours des mes (rares) absences. Marina n'a donc pas assez des tracas de ses quatre enfants, dont elle aime à me montrer des photographies peu flatteuses. Elle s'est attachée, je crois, à la peine que je traîne, qui me précède pour ceux qui ont l'œil et que je me garde bien de partager avec les premiers venus. Je lui ai montré des photos de toi et elle t'a trouvé très beau. Elle avait aimé un Italien, elle aussi, il y a très longtemps. Marina est arrivée ici en 1998. Son mari l'a suivi, quatre ans plus tard. Les Mexicains, derrière leur apparente aspérité, se dévoilent au contact de la courtoisie et de l'affabilité, ce précieux

trousseau de bonnes manières auquel les Américains ne les ont pas habitués.

Hamlet peut être un lieu de vacarme à la sortie des bureaux (aux alentours de 17h30). Je prends congé sur un "au revoir" du garçon qui tient le bar qui, parfois, varie en "à demain" ou " adieu", sans interaction possible. Je n'ai jamais signalé l'incongruité de cet emprunt maladroit à l'espagnol, le geste compte et le garçon est avenant.

Je marche encore un peu. Le *J* ne me fait jamais attendre très longtemps. Vingt-cinq minutes s'écoulent où je ne pense rien, où je ne suis personne, où je me laisse porter par la marche tranquille des trajets en tramway.

La porte s'ouvre. D'une posture détendue, les oreilles droites, orientées de chaque côté, le chat me fait face, au beau milieu de la pièce. Dans l'attente de l'histoire du jour (j'invente quelque chose). De l'anecdote. Ou du déballage des sacs du supermarché. Le chat agite ensuite les oreilles en fonction des sons qui l'attirent ou des éléments que je sors des cartons.

La routine se termine toujours de la même manière, pour laisser place à la suivante : la veste au porte-manteau, les baskets parfaitement alignées à droite de la porte, la conversation avec le chat, souvent le repas du soir ou l'annonce d'un éventuel départ pour me rendre au théâtre ou à un dîner.

Le chat n'a pas de prénom. Ou alors je l'ai oublié. Je l'appelle "le chat" et il vient d'avoir douze ans. Tu as choisi le plus faible, le plus malade (tout va bien), le plus maladroit (il l'est toujours). Il a traversé l'Atlantique.

Le chien t'a survécu, de quelques mois. J'ai décidé qu'il serait le dernier. Le chat a fini par oublier son chien et ses jeux idiots, qu'il avait fini par apprécier, disons toléré. Je ne sais pas s'il a remarqué ton départ immédiatement. Il a longtemps attendu derrière la porte, toujours plus ou moins vers 19h. Un soir il a cessé d'attendre. Il a dû se faire une raison. T'en veut-il ? Je n'ai jamais rien dit.

J'ai oublié ta voix. J'ai peine à y croire et pourtant, j'ai oublié la couleur de ta voix ! Comment peut-on oublier une voix, alors que cela me semblait impensable il y a quelques mois à peine ? J'ai longtemps conservé des messages que tu

m'avais laissés, souvent pour me prévenir que tu rentrerais tard pour des raisons à peine plausibles. Le chat savait. Le chat ne m'a jamais rien dit.

On ne choisit pas le moment où la disparition d'un proche pèse à peu près pareil que les regrets et la liste des courses. Où on se décide qu'il faut changer la photo au mur et la remplacer par une plus belle, en mémoire de, sans redouter qu'on soupçonne de nous une volonté de ne plus porter le deuil.

Ce moment-là se présente au fond comme tout le reste : par accident. Ce moment-là n'attendra pas plus tard que le prochain demain.

Deux ans, jour pour jour. Un accident banal. Il reste de nous des sommes d'argent - tu avais tout prévu - qui m'ont permis d'absorber le choc, de vivre bien, de vivre à l'abri, de me reposer, de penser à toi souvent, de retourner dans ces lieux où nous avions laissé des traces de nous.

Ta mère continue d'appeler, souvent le samedi (tu es parti un samedi). Elle téléphone pour prendre de nos nouvelles. Elle continue de me vouvoyer (je fais pareil).

La dernière fois où je l'ai vue, je lui ai montré Pacifica. Le fameux "endroit du dernier jour", celui où tes cendres ont été dispersées.

Elle a fêté ses 67 ans et m'a remercié d'avoir été le premier à l'appeler aux aurores et à garnir l'appel d'un bouquet de fleurs commandé en ligne.

« Comment va la vie, François ? Vous avez trouvé quelqu'un ?

- C'est peu probable. Je me suis habitué à vivre seul.

- Vous finirez bien par tomber sur quelqu'un de bien. "

Je ne sais pas si elle le pense, au fond d'elle-même. Si c'est par politesse ou pour entendre que rien ni personne n'a jamais été plus indispensable à ma nouvelle vie que son fils disparu, avec ses immenses secrets.

Je redoute ce jour où la réponse sera différente (sa réaction, surtout). Je redoute ce moment où il me faudra écrire le chapitre suivant et lui annoncer que quelqu'un occupe l'espace ici, que quelqu'un me fait rire. Et toi, Tony,

quelle place occuperas-tu, dans ce nouveau paradigme de vie et que deviendra la photo dans le salon ?

" J'ai souvent pensé à ce qui s'est passé aux urgences, lorsque mon fils a subi cet accident. Je n'étais pas là. Je ne pouvais pas arriver plus tôt. Il a souffert ?

- Atrocement, oui.

- Et vous ?

- Je m'en suis remis, mais j'ai cessé d'en faire des cauchemars, assez récemment.

- Vous pensez qu'il m'a pardonné ?

- Pardonné de quoi, Lucie ?

- Quand il est parti à l'autre bout du monde sans mon autorisation, qu'il n'aurait probablement pas obtenue, je l'avoue. Quand il a quitté sa femme et son fils pour vous. Quand j'ai cherché à empêcher son fils de voir son père. Tant de choses, trop de choses.

- Je l'ignore, il n'en parlait jamais ouvertement. Ce n'est pas faute de lui avoir posé la question, plusieurs fois. Je peux pas répondre à cette question. Il est trop tard. "

Je savais, en réalité, ce que tu pensais de tout cela. Tu détestais assez ta mère pour ne plus lui parler (tu t'es contenté de l'écrit après 1998), mais pas assez pour brûler les photos de ton enfance.

Ton fils - Riccardo - vient d'avoir seize ans. Je me suis abonné à son actualité en ligne pour, je crois, te reconnaître un peu par procuration. Il est beau, présente les mêmes mimiques, ces yeux baissés, couleur noisette, ces boucles claires. Depuis peu, il s'affiche avec une fille qui semble tenir beaucoup à lui ; elle s'appelle Sonia. Il n'est jamais venu ici, mais il m'écrit souvent (il apprend le français). Il est poli et écrit sans fautes. Il fait de la musique.

De la musique justement, sur la route d'où j'aperçois la Baie. Ta mère ne semble pas vouloir rentrer. Personne ne l'attend nulle part. Lucie est absente, nous n'échangeons plus aucun mot, de simples regards complices et distants à la fois.

Dans le hall des départs de l'aéroport, elle me remercie pour l'accueil que je lui ai réservé. Je lui confie une petite boîte, qu'elle ne peut ouvrir qu'en rentrant, *promettez-moi*. Je suis persuadé qu'elle n'attendra pas plus loin que le décollage de l'A380.

J'y ai rassemblé l'ensemble de la correspondance entretenue entre elle et toi depuis ton départ, ses lettres interminables et tes réponses laconiques, froides, à l'encre rouge. Les lettres restées sans réponses. Celles que tu n'as jamais envoyées.

J'ai gardé le reste. Pour les jours meilleurs. Les photos du village italien où tu as grandi : famille, communion, scouts, école primaire, colonies de vacances, première petite amie, diplômes et un brevet de natation de 1984, ton mariage, Riccardo vient d'avoir un an, tu es déjà plus tard, on le voit bien sur les photos, tu aimes ailleurs, l'amour te parle, je suis déjà un peu là, quand tu tiens Riccardo dans tes bras, tu dis *ce sera ton 2e papa* sans les mots qui détruisent des maisons, *je l'aime* et *il te plaira beaucoup*, *j'aime l'amour*, *à toi on ne ment pas*, pas à un bébé, c'est impensable, *oubliez-moi*, tu es déjà dans une autre histoire et ce n'est plus qu'une question de courage.

Je ne sais pas pourquoi je donne tout cela à ta mère et pourquoi je garde le reste que je connais par coœur : peut-être pour lui rappeler que tu as été heureux ?

Lucie vit seule (très seule), dans 150m2, trop pour elle, elle le répète. Elle porte le fardeau de sa propre vie, qui n'a pas été exemplaire. Lui aurais-tu pardonné que cela n'aurait rien changé !

Je n'ai pas ce courage d'affronter le reste de la vie seul. Alors, je rencontre d'autres hommes, à qui je fais peu de confidences. Je n'ai pas encore dit une seule fois *je t'aime*, mais je ne peux l'exclure entièrement.

Je connais mon petit succès, auprès de garçons un peu plus jeunes que moi. Que j'écoute. Que je conseille. Que je dois mettre à l'aise. Ou impressionner. Ou à qui je rends la vie un tantinet plus confortable. Tout cela ne va jamais bien loin, mais ne manque que rarement d'originalité (je m'en contente).

Je n'ai - je crois - jamais dû consentir à payer pour faire l'amour (ou alors j'ai oublié). J'ai toujours fixé une règle, qui consiste à contourner la transaction en procédant par échange : un restaurant, un week-end à San Diego ou des objets dont je me servais de toute façon plus (ou que je pensais remplacer).

Je n'ai jamais considéré cette activité comme de la prostitution ou de l'exploitation, mais comme une forme de complémentarité d'attentes. Les revoir me semble toujours hasardeux. Les risques ? M'attacher. Vouloir en savoir davantage. Et franchir la ligne rouge. Entrer dans leur vie. Eux dans la mienne. Hors de question.

Payer ne m'aurait peut-être pas gêné, mais je refuse l'idée du dégoût de l'autre (le vendeur) pour le corps de l'homme (le client). Cette forme pathétique de supplication d'un corps plus jeune pour quelques billets (la transaction) rend l'expérience détestable, vaine, lugubre. La différence (pour moi) réside là.

Il m'est arrivé de m'emballer au premier regard, y compris dans des situations transactionnelles. Il me faut avouer un schéma, qui me gêne un peu : toujours des garçons que j'aurais pu, voulu être à leur âge. Une sorte de négatif, d'ombre, de seconde chance, de temps déplié. Se nourrir de corps plus jeunes, quand bien même ceux-ci sont consentants, voire demandeurs, peut donner l'illusion de se retrouver tel qu'on était, frais, disponible, apprenant. C'est un mirage.

La fréquentation de garçons plus jeunes est une distraction que j'ai souvent évoquée avec le Dr Thomas E., sur son divan de California Street, où je n'ai jamais réussi à pleurer. Je m'y exprimais dans un anglais de plus en plus élaboré, précis, imagé.

La cure s'est terminée autrement et plus simplement que je l'avais imaginé au départ.

> " Je me sens bien. Mais j'ai peur qu'il s'agisse d'une résistance.
> - Non, je ne crois pas. Vous êtes arrivé au bout d'un chemin. Je vous trouve bien plus fort qu'il y a 9 mois. Vous avez les idées claires. Et puis, je ne disparais pas. Je resterai disponible. Si vous avez besoin de moi. "

Je le croiserai en avril à l'opéra. Alors je redeviendrai un petit homme sans défense. Celui dont j'ai à peine grandi. Un garçon de la campagne expatrié, comme on dit *ex pater*, mon père, dont le souvenir le plus clair se résume à ceci : enterrant son chien dans le jardin un soir de pluie. C'est lui qui avait trouvé son nom, Tom. Il n'a jamais pleuré devant moi : il se contentait de tousser du tabac.

Cette lettre d'adulte, d'où je m'abandonne aujourd'hui, cette lettre postée d'une journée d'abeilles tournoyant autour de mon front, où il était inscrit *à adopter*. Avant de savoir écrire, je dessinais déjà l'Océan dans un ciel d'enfant, sans nuage, comme on dit *c'est la destination finale*, *premier arrivé a gagné*.

Puis les années ont défilé, dans le bon ordre je crois, dans cette maison qui a été vendue à des étrangers, bien plus tard, cette maison où mes parents se sont aimés. Je suis né par hasard avant leur lassitude. Maman avait l'air heureuse. Papa travaillait beaucoup.

Il y eut des morts, des disparus, des disputes familiales, un divorce ou deux : j'ai dû grandir si vite que les jambes m'ont semblé si lourdes que je me suis demandé si j'étais devenu mon père, mais j'étais resté un petit garçon tout ce temps.

Lundi. Routine en bataille, les hommes de la rue font la manche, les hommes de l'ordre font régner l'ordre, les fous font avancer des caddies peuplés de poupées. C'est San Francisco.

Le tram, le passage pour piétons et le bruit infernal des sirènes de pompier. Marina m'a prévenu : sa famille attend un événement heureux (elle est grand-mère pour la première fois), elle me reverra dans quelques jours, mais la cuisine de sa remplaçante devrait me plaire (elle lui a laissé des instructions).

En vérité, demain est arrivé et je n'ai rien vu venir. C'est ce demain-là que je t'ai aperçu, toi que je ne tutoierai qu'un peu plus tard. Tu me fixais, ce dont je n'étais pas certain au départ. J'ai plusieurs fois fait mine de baisser les yeux. Comme j'étais intimidé, je me suis mis à te vouvoyer dans ma tête. Que voulais-tu ? M'aborder, en français, tout simplement. Tu as dit :

" Bonjour ! "

Je n'ai pas très bien compris pourquoi tu t'es adressé à moi, dans ma langue, au tout début de ma routine, à l'angle de Market & Church au lieu de traîner avec des gens de ton âge ? Qui t'a donc envoyé ?

Je n'ai pas tout de suite remarqué tes yeux verts. Je n'ai pas pu te donner un âge immédiatement. J'apprendrai (dans quelques minutes) que tu m'as suivi (et ce, depuis un certain temps déjà) :

> " Je vous ai suivi. Puis-je papoter un peu avec vous, sans abuser de votre temps ? Je ne suis pas trop intrusif ? "

Le garçon, pétri d'assurance, a déjà brisé la glace que je place entre le reste du monde et moi. Il dit, dans un français appris, pincé d'un accent très léger, dans un français de professeur de français, une reformulation d'un vieux texte de Duras, que je crois reconnaître :

> " J'aime bien votre visage. Je ne sais pas si je l'aurais aimé autant si vous aviez mon âge. Vous êtes mieux en vrai. Il m'inspire ces années que je ne connais pas de moi. Il m'intrigue, c'est un visage qui m'est familier. Vous êtes de ma famille en quelque sorte. "

Il sort de sa poche un téléphone.

" Cette photo-là, elle est belle. (Il me montre un fil Instagram, qui s'avère être le mien et qui sera détruit dans la foulée) Celle où votre frère est assis à côté de vous, un chien entre vous deux. Il s'appelait comment, le chien ? Celui d'une grand-maman que vous enlacez. Parce que vous avez peur de grandir ? "

Je lui demande depuis combien de temps il me suit. Intrigué, mais surtout flatté.

" Quelque temps, pas mal de temps en vérité. Je m'imagine déjà vieillir à côté de vous, vous poser des questions chaque matin sur comment le monde était en 1983, dix ans avant ma naissance. Je sais que vous pourriez me protéger. "

Ai-je donc posté ces clichés dans un inconscient jeu de piste, organisé dans le seul but qu'il me trouve aujourd'hui, en pleine routine ?

Je lui offre un café. Je n'ai pas l'intention, à ce stade, d'en raconter davantage sur moi-même. Je le laisse

s'exprimer, béat devant la précision des mots qu'il assemble dans une langue qui lui est à peine étrangère :

> " Je ne suis pas de mon âge, je voudrais que vous l'oubliez, pour seulement vous concentrer sur l'essentiel, je vous ai suivi, sans chercher à savoir où est le point a et où sera notre point b. Je suis certain que vous êtes celui-là qui allez me faire rire et pleurer la seconde d'après. Si vous saviez comme j'ai attendu. Vous le savez, n'est-ce pas ? "

Il boit un café comme un Américain, c'est-à-dire, dans un gobelet de carton. Pas vraiment un café, mais un bol de lait dans lequel on a dû verser de la caféine. Je l'observe avec peu de mots, mais de l'affection déjà. L'originalité de la situation se suffit à elle-même. Quelques mimiques s'échappent, sans doute. De plus en plus d'intérêt. De moins en moins d'appréhension. Je me sens amusé. Presque détendu. Il est un jeu.

> " Vous voyez, vous avez l'air moins pressé ! Mais inquiet. Ai-je manqué de tact ? Je ne me suis même pas présenté. Mon nom est Mathias. C'est un prénom européen. Et si nous reprenions le fil de la

conversation, ici, demain, au même endroit ? Je dois y aller. On m'attend. "

On l'attend. Qui est "on " ?

" Rien de grave. Ne vous inquiétez pas. Du business familial (trahison lexicale de ses origines américaines). Je veux simplement vous prévenir. C'est important, car je ne voudrais pas que vous pensiez que je suis simplement là pour coucher avec vous ou même vous tendre un piège. Je me dois de vous mettre en garde. Car je vous ai beaucoup étudié. Vous ne supportez pas le désordre et moi… je suis le désordre. "

La conclusion suit et sera sans appel :

" Mathias. Un seul t. Voici mon numéro. "

Ce demain-là arrive et j'ai déjà de l'avance. Je n'ai même pas osé l'appeler. Je me suis résumé en un message laconique de confirmation, lequel doit signifier : " Que vais-je bien pouvoir nous dire ? "

Je connais son prénom et son numéro. Je l'ai décomposé dans ma tête. J'ai effectué des recherches - sommaires - sur lui également, mais un prénom et un numéro ne suffisent pas, même en 2014. J'y vois un signe. Puis la lucidité me reprend (disons, l'intellectualisation de la situation). Tout cela n'a pas de sens.

Je te reverrai, Mathias, au même endroit, tout à l'heure. Je serai là à l'heure convenue, c'est-à-dire dix-sept minutes avant l'heure convenue. Je suis anxieux, je n'aime pas décevoir ou paraître impoli. Alors je suis là l'heure avant l'heure.

Ma routine n'a pas changé, elle est toutefois perturbée par une question épouvantable : sera-t-il là ? Car il ne m'a pas encore répondu.

Au moment venu, tu es là, légèrement en retard. Le doute a subsisté jusqu'au bout ; je crois que je t'en sais gré. Je t'ai reconnu dans la foule. Puis plus très bien. Je t'ai mal dessiné la nuit dernière, que je te raconterai bientôt. Comment j'ai fait l'amour dans ma tête avec toi, mais sans nous, avec ce que je me contente de moi et ce que j'imagine de tes envies, de ce qui pourrait te faire chavirer, au-delà des mots et des sensations, le paradis est peut-être un grand matelas, où se rejoignent la pratique de l'amour charnel et le sommeil qui la suit, l'amour comme une cérémonie religieuse, le paradis doit être un orgasme plus fort que les autres, qu'on n'a pas encore atteint, pas même à mon âge, alors on erre, on cherche, on recommence, on corrige, on reprend, et malgré les pratiques répétées - dans la forme -, on n'en fait jamais le tour.

Un pull gris. Une peau matte. Un jeans bleu. Ta peau a changé ou est-ce tout simplement de ne pas t'être rasé. Vaguement blond, tu as l'air d'un homme. Je t'imagine - soudain - dans quelques années à mes côtés, puis je m'interdis cette pensée la seconde d'après. Pardonne mon état d'urgence.

Je n'ai pas encore l'audace de te tutoyer. J'ai préparé trop de questions et je suis déjà l'appât du désordre. Je dis, précisément, ceci :

> " Je n'ai rien à vous dire. Les mots ne s'articulent plus. Il n'y a plus de phrase. Je suis pétrifié. Depuis hier, je ne sais pas par où m'arrêter de penser à Vous... "

Ton visage s'illumine. Malicieux. Insolent. Satisfait. Tu m'invites :

> " Ah oui ? D'un côté cela m'amuse. De l'autre, j'avoue que c'est vachement flippant.. Marchons ? "

Nous avons marché. Nous n'avons pas échangé une seule parole entre le point *a* et le point *b*. C'était plus fort que cela. Notre rencontre relevait du silence.

Le tram s'est arrêté sur la 24e rue. Tu es descendu, le premier, je t'ai suivi à mon tour ; tu as observé à plusieurs reprises l'écran de ton téléphone et as fait glisser tes doigts, c'était délicat. Tu as pu rassurer, de cette manière, l'une ou l'autre âme agitée, qui s'impatientait de toi (aujourd'hui encore, cette idée m'est insupportable !). Ou était-ce un

piège ? Qui t'a aimé avant moi ? Et quel âge avait-il, avaient-ils ?

Tu es entré dans un restaurant français, as réservé une table, pas celle-là, non, une table pour toi et moi, loin des autres.

> " Nous allons prendre notre temps, c'est normal. Il faut apprendre à nous connaître. Vous devez apprendre à me connaître. Mais je suis déjà certain que nous allons bien nous entendre. Je ne suis pas dupe. La différence d'âge vous cloue sur place. Ce n'est pas un problème pour moi, mais je vois bien que vous interrogez votre miroir avant ma sincérité. Et pourtant; Lauren Bacall et Bogart, cela s'est déroulé exactement comme ça, sous les regards des moqueurs. Vous vous souvenez ? Je vous ai suivi. Vous m'avez suivi. Tout était déjà naturel. Et surtout cette manière avec laquelle vous m'avez laissé vous déranger dans vos routines que j'observe depuis des semaines déjà. Elles m'amusent beaucoup. Demain je n'ai pas d'obligation, je viendrai à votre rencontre et tout sera encore plus parfait et inédit qu'aujourd'hui,

comme ça, dans l'hésitation et la retenue permanentes. "

Tu as disparu, avant le café. Vers 12h45. Une urgence, indéterminée, aujourd'hui encore. Ce moment-là est crucial : tu vas fixer les règles, il suffit de les suivre, mais j'ai déjà peur de me perdre, je me suis déjà tant perdu avant, avec d'autres, qui n'ont jamais rappelé (ou qui ont monnayé la suite des entretiens). Quelle cruelle angoisse, vieillir seul.

Il me dit soudain, en effleurant ma main, des mots qui n'ont plus aucune importance dans le récit. Il parle, il sautille, comme un enfant dit Viens, on va manger une crème glacée et puis nous irons aux manèges, si on disait que tu étais le professeur et que c'était la dictée, n'épargne aucun mot difficile, je veux tout apprendre, n'oublie pas la conjugaison non plus, même le subjonctif et le conditionnel passé, dis-moi qu'il va faire beau et que nous aurons un grand chien et que ce chien nous promènera dans la montagne, dis-moi que la fin est heureuse, que les personnages se retrouvent autour d'un grand feu et qu'ils dansent. Il dit joliment le congé qu'il doit prendre, qu'il aimerait pourtant rester, sous des manières délicates, il manifeste l'empressement, comme pour se réjouir de revoir un être déjà cher, il me dit *à demain*.

Mercredi est le demain suivant. C'est un jour imbibé de promesses qu'on ne tiendra pas. Depuis l'aurore, pas la moindre nouvelle. Alors, chaque seconde bat de l'aile. Chaque seconde sonne faux. Chaque passage à chaque minute est à chaque fois un naufrage. Il ne rappelle pas.

J'ai perdu toute faculté de respirer. Chaque seconde pèse bien trop lourd ce onzième jour de juin. Je suis un adolescent.

Il a disparu. Il est un faussaire et je m'en remettrai.

Lorsqu'il s'est agi de reprendre mes esprits, je suis rentré en moi. Je me trouvais pathétique, mourant, fiévreux, en vie, en sursis. Déjà en manque de ce que je ne connaissais pas il y a trois jours à peine, de lui, de l'obscurité que je venais de rencontrer.

Je décide d'aller marcher. J'erre comme un oiseau de basse altitude, sans autre objectif que celui de me nourrir, si possible avant la pénombre. M'arrête ça et là, au hasard, au petit bonheur l'absence, faire face au soleil qui se couche,

fermer les yeux et entendre l'Océan et regarder Alcatraz et regarder le pont et regarder les chiens, les otaries, les bâtons que vont chercher les chiens, dans le sable, les enfants dans leur landau, les parents accrochés à leur téléphone, les parents élaborer des projets, leurs projets élaborer d'autres projets (contradictoires). Et fermer les yeux pour faire le vide autour de toi (en vain).

Il sera 17h14. Il sera 18h36. Il sera 21h39. Rien n'y fera. Il ne sera plus nulle part et sera partout à la fois. Un numéro non identifié m'appelle, sur le coup de 23h40. Faute de réponse, il insiste par message interposé.

" *On devait se revoir. M'as-tu oublié ?* "

" On " est un autre garçon, plus âgé celui-là, trente-deux ans, enfin à ce qu'il en dit. Qu'une fille, comblée par le premier enfant du couple, a désormais prévenu : le sexe attendra. Je n'ai pas l'autorisation de le contacter (Andy), c'est un privilège qu'il s'est octroyé dans notre échange de bons procédés (« Je t'appelle, toi jamais. D'accord ? "). Je ne me suis pas encore lassé de le regarder venir, discuter, pas trop longtemps, me complimenter sur la décoration de l'appartement ou l'odeur de la bougie, me dire qu'il a envie

de sexe, puis s'exécuter, jouir, repartir, la tête dissimulée sous une capuche, sans autre politesse qu'un vague " *see you around* ", dont je n'ai pas encore exactement compris la traduction.

Pour la première fois je réponds : " Not tonight. " Sans autre forme d'explication. Andy va disparaître ce soir-là. Pour toujours. Le risque était calculé. D'autres Andy passeront, plus tard, mais pas ce soir. Ce soir, je ne suis là pour personne.

Retour à lui. Lutter est impossible. Je n'ai pas d'autre choix que celui-là : attendre des nouvelles de Mathias. Le film de Lauren Bacall est terminé, je suis cloué en moi, dans un relatif sommeil, qui deviendra profond au moment je m'y attendrai le moins. Je pars en silence, je suis mort et les restes de moi s'éparpillent déjà. Venez me balayer, je suis en pièces détachées.

Tony, dans cette attente de Mathias, est-ce toi que j'attends en vérité ?

Attendre, toujours attendre, à tous les âges de la vie. J'ai attendu ce samedi-là. D'abord à la maison. Puis un numéro étrange a appelé, la voix était celle d'un homme et

j'ai compris qu'il venait de se produire un événement à la fois grave et définitif.

Deux policiers sont venus me chercher, des gars en uniforme, qui en avaient vu d'autres et manifestaient peu de compassion. Aux urgences, j'ai compris ce qui se jouait (j'avais anticipé durant le trajet, très court). On m'a demandé si j'étais bien Monsieur François Ferenczi. Et si je connaissais Tony Gallioni. Si je vivais bien à cette adresse-là. Si tu étais bien donneur d'organes. Et j'ai dû signer beaucoup de papiers.

Je n'ai rien lu. J'ai tout accepté. Je n'avais plus de choix. J'ai signé comme on s'écroule. J'ai signé des décharges comme on n'est plus qu'une ordure, déjà broyée, déjà disparue.

Lorsque je suis entré dans ta chambre, il était déjà bien trop tard. Je n'ai plus rien dit. J'ai tenu ta main. Tu n'étais pas encore ailleurs. Je t'ai senti près de moi. Très près de moi. J'ai dit *Tony c'est moi*. J'ai dit *Tony je t'aime*. Quelqu'un (une dame à la peau très noire) m'a demandé, vingt minutes plus tard, si j'acceptais qu'on débranche les machines. Il n'y avait plus d'espoir. Elle m'a conseillé de prier (ce que j'ai

fait). Avec beaucoup d'humanité. J'ai dit *Tony, non*. J'ai dit ton prénom tellement de fois. J'avais réduit mon vocabulaire à ton prénom. Ton prénom serait mon dictionnaire. Un abrégé de souffrance : moi sans toi. Sans définition. Sans explication.

J'ai pris congé de toi, bon gré mal gré, je me suis éloigné, je me suis suicidé. Sans rien comprendre. Sans même te dire que je survivrais, car je n'en étais pas si sûr.

La thèse la plus vraisemblable fut retenue : tu t'étais endormi au volant. Tu étais épuisé. Tu m'avais prévenu tu disais *Je ne vivrai pas vieux*, j'avais fait mine de ne pas y croire, j'étais passé à la réplique suivante, le repas, les courses, les titres des journaux, tu insistais *Je ne vivrai pas vieux*, je n'étais pas prêt à l'entendre.

Les jours qui ont suivi ont été inutiles à vivre (trop lourds, trop vides, trop exposés). Je n'étais pas préparé à me passer de toi.

J'ai souvent, toi aussi, songé à vivre une autre vie, avec une autre personne que toi, dans une autre maison,

dans un autre monde, dans un autre tableau accroché au mur des gens d'après, sans franchir le premier pas.

Ta mère est venue, le surlendemain. Je n'ai pas pleuré devant elle. Je n'avais plus de larmes. Ta mère m'a paru humaine. J'ai dit *Lucie, il n'y a rien plus rien à dire*. J'ai dit *Lucie, vous arrivez trop tard*. J'ai dit *Lucie vous ne le verrez pas,* ils ont refermé le cercueil. J'ai dit *Lucie il a demandé à être incinéré*. Elle a ravalé ses principes, son visage était blanc, c'était un linge, ce n'était plus quelqu'un, c'était une illusion d'être humain, c'était une maman face à l'impensable, son fils venait de quitter l'album familial.

L'après-midi finit par se présenter (d'une longue, très longue attente). Mon travail a avait été diablement perturbé. J'écrivais des paragraphes machinaux, sans la moindre subtilité, il y avait des lettres, oui toutes les lettres de l'alphabet, j'étais une grille de mots fléchés, une voyelle à l'endroit, une console à la guerre, un semblant de propos.

Je pris soin de prévenir mon rédacteur en chef d'un état de fatigue (supposé symptôme d'une infection sans importance). Mes papiers étaient attendus chaque nuit, avec l'impatience d'une carte postale qui tomberait de l'au-delà. On me pardonnait tout : mes égarements et même quelques faiblesses passagères - "Il est loin, il est veuf... " - ; j'aurais eu tort de me priver de cette pitié (elle m'arrangeait).

> " Désolé, François, d'avoir manqué à ma promesse. Je dois m'expliquer. On se voit cet après-midi ? J'ai un cadeau. "

L'heure tournait. Mathias se présenta à moi dans un t-shirt blanc, sans marque, d'un pressant sourire, d'une

dentition parfaite, ses cheveux joliment relevés, en ordre dispersé et faussement négligés (Tony, si tu le voyais !).

Il n'y eut pas d'explication. Mathias me tendit un cadeau, qu'il avait emballé lui-même (fier comme un paon) :

> " C'est un livre. Je suis allé chez Aardvark ce matin pour toi. C'est un livre en anglais qui m'a beaucoup marqué quand j'étais adolescent. Il existe en français, mais ce n'est pas la même chose. 'Earthly Powers', c'est un livre d'Anthony Burgess. "

J'allais le surprendre et reprendre la situation en mains (pour la première fois depuis le premier *demain*) :

> " Oui, c'est un livre de 1980. Il a été traduit l'année suivante. C'est un très long roman. Je dois avouer que je ne l'ai pas encore lu. Tu as eu une très bonne idée. C'est un cadeau très délicat. "

Sa manière de créer des phrases impeccables m'obligeait à une certaine retenue en langue française. Elle ne pouvait que me ravir.

Je viens de le tutoyer.

Ce jour-là sera déterminant, car il va m'expliquer d'où lui vient cette détermination à me rencontrer. Un banc lui suffit. D'abord, il rassemble des bribes de lui-même et puis il hésite. Je l'observe, subjugué par la douceur apparente de sa peau et par ses yeux verts.

> " Il y a 2 ans, j'étudiais encore à Genève. C'est là que j'ai appris le français. Ma mère venait me voir deux fois par an. Elle est d'ici, de Petaluma exactement. Elle a hérité d'un vignoble, qui a son petit succès. Le dernier soir, nous étions au restaurant et elle m'a tendu un article en français, publié dans la Tribune de Bruxelles. Un article sur… "

Je ne pouvais pas le laisser terminer cette phrase sans intervenir (seconde réplique).

> " Sur le deuil ? Sur le deuil d'un expatrié ? (Il approuva) Une demande d'un rédacteur en chef parti à la retraite cette année. Une demande qui était délicate et que j'ai acceptée, même si j'ai mis des jours à écrire… la douleur était insupportable.

- Oui, je n'ai jamais fait mystère à ma mère de mon attirance pour les garçons. Elle s'en fiche. Ma mère a été très touchée par cet article. Elle m'a dit *Voilà un homme pour toi* avec une sorte de bienveillance que j'ai dû prendre pour argent comptant. Comme si maman écrivait ma propre histoire du début à la fin. Comme si j'étais prêt à obéir à maman dans mon corps d'adulte. Je crois que c'est ma mère qui t'a choisi avant moi. C'est pour cela qu'elle a voulu que je le lise. Elle m'a alors assuré qu'elle allait te contacter pour te le dire, une fois rentrée à San Francisco et qu'elle organiserait, un jour, un dîner. J'attends ce jour et je sais qu'il est proche. A-t-elle écrit ? "

Il me faudra vérifier (je n'étais pas sûr). Rentré ce soir-là, je chercherai ce fameux message, auquel j'ai dû répondre avec les formules d'usage. La dame s'appelait Régine. Je possédais, dans un seul courriel, la clé du mystère Mathias. La clé était là, depuis le début. Premier élément factuel, dans une rencontre romanesque.

La conversation se poursuit ; je tiens alors " Les Puissances des ténèbres " de manière frénétique dans les mains.

" Cet article, je l'ai lu des dizaines de fois dans ma chambre. Il m'a beaucoup touché. J'ai voulu en savoir davantage. Alors j'ai cherché des informations sur vous. (Il corrige). Sur toi. Sur ta vie. J'ai commencé à te suivre, à acheter le journal pour lire les chroniques. Je les lis toujours, mais en ligne. Et je me suis toujours promis qu'une fois rentré en Californie, je te retrouverais. Cela n'a pas été difficile. J'ai toujours été amoureux de cette écriture qui n'a rien de spécial au fond, mais qui me parle à moi et cela me suffit. Parce que maman en a décidé ainsi et parce que l'amour de maman est mon infini à moi. Je sais, il y a la différence d'âge, je ne connais rien à la vie, tu as vécu plus que moi, oui, je sais tout ça. "

Qu'y répondre ? Les mots ne viennent qu'au compte-gouttes. Coincés entre l'invraisemblable et la déraison. Je viens d'assister à une forme de détention provisoire de ma propre histoire, dans les yeux d'un garçon dont je ne sais à peu près rien à l'heure qu'il est, sinon que j'ai accordé le bénéfice du doute, *François, parfois il faut faire confiance*, mais cette envie se heurte soudain à la question de la minute d'après, celle de l'heure qu'il est dans mon veuvage.

La pénombre sonne le glas de la rencontre du jour (trop courte, bien trop courte). Nous sommes à peu près seuls dans la ville. Il s'approche de moi. Je n'ose même pas prendre sa main. Mon visage se fige. Je dis *Tu es beau Mathias*. Il dit *Tu es beau quand tu as peur*. Il dit *Je suis déjà heureux*. On dit *Je vous salue la Vie, pleine de grâces.* On peint déjà un tableau. On peint sans comprendre. Les pinceaux dessinent dans le vide. Alors je prends sa main. Alors je dis *Peut-être.* Nous n'avons rien à perdre. Le naufrage se tient peut-être en canaille derrière l'horizon, dans nos têtes une plaine de perte de vue, d'où on ne voit même pas l'étendue, car la ville est plongée dans le brouillard, alors on invente que l'une de ces petites maisons de bois désertées par la civilisation nous attend déjà, où le feu crépite, on lit devant la cheminée, chacun son tour, des extraits de la journée achevée, on mange un repas et on se regarde, c'est un pré immense où Mathias gambade, un chien à ses trousses, avec un bout de bois qui sert de balançoire à l'insouciance, Tony est descendu du ciel et il est passé prendre un café et nous dit *Je suis heureux si tu es heureux*, je regarde par la fenêtre cette scène étrange et je file à tout allure sur le porte-bagage d'un vieux vélo rouillé, dont la résistance empêche d'aller trop vite, d'aller trop loin, il faut savourer chaque strophe de

chaque bosse de chaque sentier à peine balisé. Le bonheur d'un jour. Et si possible du jour d'après.

Et puis un autre demain se présente. Un vendredi qui dit *Je suis socle à partir duquel se construira la vie d'après.*

> " Je n'arrive pas à dormir. Je pense à toi. C'est long, demain. Bonne nuit. Mathias. Un seul t. "

Mon reportage, publié la veille, sur les mouvements citoyens (contre l'augmentation fulgurante des loyers dans la ville) a beaucoup intéressé mon nouveau rédacteur en chef, qui m'incite à faire " *plus de social, de sujets qui donnent la vraie image de ce que sont les USA* " (où il n'a jamais mis les pieds) ; c'était une thématique facile. Je m'exécute sans peine, pourvu que je croise Mathias dans les heures qui suivent.

C'est vers 14h00 qu'il m'appelle, devinant le moment opportun, "*une fois le travail terminé, pour ne pas te déranger, n'est-ce pas ?* ".

Les garçons de son âge sortent, c'est un vendredi soir. Sortir me semble banal, il m'a promis le désordre, un voyage qui désormais me plaît.

" Il y a un club de lecture pas loin de chez toi. Je n'ai jamais essayé, mais cela a l'air plutôt pas mal. On y va ensemble ? C'est sur Paul Auster, ce soir. Je viens te chercher chez toi ? C'est à 20h ! "

Rendez-vous pris, à mon adresse, Washburn Street au numéro 54. Il est à l'heure. Il sent la vanille. Son déodorant n'a pas tenu : il est stressé. Cette odeur de miel le rend charmant et désirable. Ce que je remarque à un détail : il vient de manifester une hésitation à entrer dans mon appartement, l'air de rien une sérieuse étape dans son propre jeu de piste, qu'il orchestre jusque-là sans faille. Je dis *Game over*. Puis *Entre*.

Le chat fait mine de ne pas l'avoir entendu et disparaît dans l'indifférence.

Mathias est fasciné par les bouteilles de vin parfaitement alignées, près de la cheminée, condamnée. Surtout mon obsession des vins italiens. *Full body*.

" C'est meilleur que notre vin californien ? Tu me fais goûter ? "

C'est à ce moment-là qu'il se met à parler en anglais, comme pour m'ouvrir à son univers, sans emprunt à une langue étrangère.

C'est à ce moment-là, submergé par l'émotion que me procure ce moment présent, que je le retrouve, assis au piano, unique spectateur.

Quelques accords plus tard, je mime les paroles :

" *Some things are meant to be*
Take my hand,
Take my whole life, too
For I can't help falling in love with you. "

Tant de sexe depuis tant de semaines, de mois, en vérité. Tant d'inconnus qui viennent et s'en vont, parfois plusieurs le même soir. Qui ne laissent pas la moindre idée d'une adresse. Ni odeur, ni souvenir précis. Et Mathias, au piano ce soir, qui enchaîne, comme par enchantement, le chapitre suivant. Un semblant d'hésitation, quatre secondes de suspension, de nouvelles notes d'un autre temps, d'une autre chanson douce. Et démarre par la fin :

“ Little things I should have said and done
I just never took the time
You were always on my mind. ”

Le club de lecture nous attendra ce soir-là, où, au beau milieu de mon appartement, ivre du verre de trop (ou de l’excuse du verre de trop), son sourire me fait sourire à mon tour, où la glace se brise, où le temps déjà plié se fissure et où il me propose de danser. Je l’embrasse comme on embrasse une dernière chance, l’or du monde, une lueur de rédemption.

Je l’ignore alors, mais il n’exerce plus aucune emprise sur le scénario qu’il a initié, dans son insolente obsession à entrer dans mon intimité. Il perd la main, je la saisis. Ce qu’il exprime de la plus belle manière, peu après 23h, étendu sur le matelas au sol, son torse où viennent de fondre les dernières gouttes de sueur, leur goût de miel, les dérives des consonnes dans son accent américain, ses yeux mi-clos, une respiration très douce, sa main dans le vide, son autre main la rejoignant, un mouvement très peu calculé, une sorte de suspension :

" Tu es le plus beau des cadeaux d'anniversaire, François. Aujourd'hui, j'ai 21 ans. Aujourd'hui, je peux officiellement boire de l'alcool. Et, le plus important au fond, c'est que je t'ai retrouvé. "

Le matin, suivant. Le matin, lent. Je me suis levé de bonne heure, mais sans autre obligation que celle de préparer le café. Le chat s'est accommodé de sa chaleur. Il n'est pas encore six heures. Ils dorment.

J'ai croisé, Tony, ta photo dans le couloir et, il me faut passer aux aveux, la tentation m'a effleuré de la retirer. Trop tôt, ai-je pensé. Que sais-je alors des heures qui vont suivre ? Il sera peut-être repu d'une seule nuit à mes côtés. J'ignore ce qu'il est venu chercher et j'ignore tout de ce qu'il peut m'apporter. Je hais le désordre (il a bien fait de me prévenir). Une affaire de jours, je m'en contenterai, je suis déjà rassuré, la routine reprendra, mon futur est simple, je crains les verbes irréguliers.

Je me douche, mais le doute sur la vérité de ce qui se déroule m'obsède. Je suis matinalement dérangé. La première idée venue est la bonne, j'ai besoin de marcher. Je vais prévoir un petit-déjeuner *à la française*. Le boulanger qui

vient de s'installer sur Folsom Street ouvre ses portes très tôt (il livre les restaurateurs) et me conseille sur les spécialités de la maison, heureux (les choses sont simples) de parler dans sa langue quelques minutes, de dire des mots qui ont un sens et pas une interprétation.

Je pense le trouver allongé. Non, il marche dans l'appartement. Il caresse chaque endroit de son regard, qui est inoffensif et curieux, il effleure les choses, les gens, mes souvenirs, ce qu'il savait, ce qu'il croyait savoir. Il apprend. Il est chez moi et il retient les meubles par cœur. Il me sert un café, puis s'assied et ne prend pas la peine de prononcer un seul son (mais s'empresse de m'embrasser sur la joue, c'est un enfant).

Il porte un boxer rouge. Un singlet bleu. Il n'est ni mince, ni même enrobé, ni particulièrement bien dessiné. Son corps est imberbe. Sa barbe est neuve. Elle est irrégulière. Ses jambes sont longues et fines. Il est banalement beau, comme le sont à peu près tous les garçons de son âge. Avec cela de différent : il est déjà amoureux.

Il s'approche de moi.

" J'ai bien dormi. Et toi ?

- Très bien, merci. J'ai passé une belle nuit.
- Je n'arrive pas à me dire que j'ai 21 ans.
- C'est de l'insolence, ce que tu dis-là. Tu sais quel âge j'ai, moi ?
- Plus ou moins. Ce n'est pas le problème. Tu as un problème avec ton âge ? Parce que moi non. 21 ans, c'est l'âge où mon père nous a quittés. Je ne l'ai pas connu. Il était soldat. J'étais un bébé.
- Mort au combat ?
- Personne ne sait. La dernière fois où il a été vu, c'était à Guam, c'est une île du Pacifique. Je sais que le Japon n'est pas loin, mais je ne sais pas exactement pourquoi cette île affiche notre drapeau. Nous sommes des guerriers, les Américains font la guerre tout le temps. Avec toi, je vais baisser les armes. Mon père était obsédé par le drapeau. Et les femmes y sont sensibles, ici. Toutes, sauf ma mère. Je penche pour une forme de désertion. Oui, mon père a dû déserter, peut-être qu'il tenait de moi, au fond ? Ou une rencontre. Ma mère s'est fait une raison. Enfin, pas sûr : j'ai déjà surpris des recherches sur son ordinateur. Je pense qu'elle m'a demandé de lui apprendre l'informatique pour chercher mon père

dans l'infini. Mais l'infini c'est un peu trop grand pour nous. Alors on se contente de raisons faciles, évidentes. Je me demande si j'ai un frère, une soeur et quels prénoms ils peuvent bien avoir.

- Ta mère doit être jeune encore, alors ?
- Oui, vous allez bien vous entendre, je crois. Je lui ai déjà parlé de nous."

Rien n'a jusqu'ici été plus déconcertant que ce bout de phrase - *Je lui ai parlé de nous* – , dans cette histoire déjà rocambolesque (que je n'ai, pour ma part, racontée à personne) ; la maman de Mathias est donc veuve et doit avoir mon âge. Bien entendu (plan suivant), nous sommes attendus à Petaluma le lendemain. Tout cela va un peu vite, mais je n'ai ni le loisir ni même l'envie de réfléchir.

La maison familiale, perdue derrière les vignes, est en travaux, c'est un carnage, nous sommes attendus à 13h dans un restaurant, Luma. Il n'est pas question de lui résister à ce stade. Ou de lui refuser quoi que ce soit.

Mathias va loger ici. Il doit simplement, précise-t-il avec trop de digressions pour dire la vérité, prendre des vêtements propres dans un appartement. Je ne serai pas du

voyage. Mathias vit chez un ami (sans autre forme de précision) qui l'héberge depuis son retour d'Europe, pour des raisons de proximité avec le City College.

Je vais, demain, rencontrer Régine. Je relis son courriel, comme on relit ses notes avant une entrevue. J'interroge Tony en fixant sa photographie. Il ne me répond pas. Je me demande bien ce qu'il doit penser de tout cela. Et s'il en pense quelque chose. Et même s'il est vraiment là ou si je me fais la conversation à moi-même depuis deux bonnes années.

J'ai besoin de parler. J'ai besoin de raconter. J'ai besoin d'expier. Alors, j'écris à ma cousine. Enfin des potins.

Il monopolise mes pensées, mon énergie, mes paragraphes, mes yeux, ma ligne du temps, le café, le thé, les gouttes qui tapotent à la fenêtre d'une pluie très rare : il débarque, trois heures plus tard, avec cette idée :

" Let's cuddle ! "

Les câlins font l'amour et, l'amour fait, il faut converser dans la nudité. Ce n'est pas la tâche la plus simple.

Elle n'est pas aussi naturelle qu'on le pense. La conversation ne se décrète pas. Elle suppose d'ouvrir des portes. De livrer une partie de ce que l'on ne dit à personne (certainement pas à un inconnu). La conversation suppose une forme de proximité, de confiance, de réciprocité, de futur à envisager ensemble. La conversation prend son temps (le reste n'est que remplissage de convenances stéréotypées). Parler, c'est s'exposer, c'est déjà s'engager. C'est écrire une idée d'une histoire. Suis-je en train d'écrire une histoire avec lui ? Je ne l'ai jamais vraiment envisagé, je me suis contenté des corps de passage. Autoriser une (nouvelle) histoire, c'est envisager le pire.

Le dimanche se présente et nous partons assez tôt pour profiter des vues (je ne m'en suis pas encore lassé) que procure la traversée du pont, en direction de North Bay. C'est une journée de juin (déjà brûlante à l'approche de midi). Mathias m'a enduit de crème dans le cou, le moment le plus agréable ; il a, sans aucune demande de ma part, décidé qu'il doit prendre soin de moi. Je pense à mon père et à Clémence et puis la raison me revient.

Nous parlons un peu plus librement du temps qui passe et je glisse, ça et là, quelques questions qui me

semblent à propos, à ce stade. Qui, quoi, quand, où, comment, pourquoi.

Il a étudié les langues romanes. Son père était un immigré autrichien (d'où son prénom), arrivé aux États-Unis dans les bagages de sa mère, tombée follement amoureuse lors de son premier voyage en Europe depuis son enfance européenne. Son erreur ? Avoir accepté qu'il s'engage sur le front. Mathias ne manifeste aucune intention de s'exprimer en anglais depuis ce matin. Son aisance me ravit. Il sera francophone à mes côtés.

Pour l'instant, il travaille dans un *café*, où il est payé 14 dollars de l'heure (hors *tips*). Ce n'est pas si mal pour son âge, mais cela ne suffit pas à payer un loyer. Il précise qu'il ne vend pas son corps, mais qu'il y a déjà pensé. Parfois, il rédige des articles pour un site de presse local, sans avoir, précision lourde de modestie polie, la moindre formation ou même mon supposé talent.

La dernière fois qu'il a aimé un garçon, ce garçon ne l'a pas aimé en retour. Il comprend que le sujet me gêne, il passe au suivant. Il fait du sport, principalement de la course et de la natation, mais plus en compétition. Il boit beaucoup

de thé, prend des cours de cuisine, ne sort pas dans les bars (la liste est longue, mais je n'ai retenu que ce qui m'arrange ou me dérange).

Mathias ne va plus me quitter à partir de ce dimanche, mais j'ignore encore tout de ce qui est en train de se jouer de moi. J'ignore à peu près tout de moi-même, ce n'est pas faute d'avoir essayé de parler, des années durant, à des gens dont c'est le métier d'écouter la misère humaine et ses ellipses, en faisant passer aux aveux des résidus de rêves, en évoquant des souvenirs d'enfance que j'ai dû idéaliser (ou dont j'ai grossi le trait), en partant de tout sauf de l'essentiel, de la substance, de la matière première, de ce qui ne se dit pas. Le jour où j'ai osé *je ne suis toujours pas remis de la mort de mon chien*, le thérapeute m'a tendu un mouchoir et le mouchoir m'a tendu la clé de ma vérité.

Sa mère est toujours en avance. Il prévient qu'elle va probablement nous observer dans la ville depuis sa voiture (l'idée est cocasse). Je dois rester moi-même. Nous allons parler français (ils ont tout organisé dans mon dos), car c'est sa langue maternelle, mais elle a quitté la France alors qu'elle avait à peine 4 ans, elle est bien américaine.

Il m'explique que Petaluma a naguère été le rendez-vous des clients de maisons closes, qui ont disparu du centre-ville, mais plus personne ne semble vouloir s'en souvenir. On y trouve à présent des antiquaires, des cafés, de petits restaurants et des librairies. Il a donc grandi ici, j'en ai la confirmation, affiche une certaine fierté à me guider vers son école, mais me presse déjà : le restaurant est réservé et il n'aime pas faire attendre sa mère.

Régine est belle, distinguée, naturelle. La première rencontre est toujours déterminante : elle a tout soigné, du maquillage à la robe, du collier aux talons. Elle a tout organisé depuis cet article, elle a dit *Tu aimeras mon fils et mon fils t'aimera et vous serez mon héritage*.

Nous échangeons un salut à peu près timide (je m'avoue déjà pétrifié de la situation). Moi, Madame, qui ne connais votre fils que depuis quelques jours, que suis-je venu faire ici, là, maintenant, dans votre histoire, que va-t-on bien pouvoir échanger et qu'a-t-il bien pu raconter ?

Le vin aide, un peu. Local. Disons qu'il détend l'atmosphère, dont je suis coupable de la tension. Désarçonné par un garçon de 21 ans qui me présente à sa maman, laquelle approuve son choix (je le sens) par des échanges de regards dont je ne rate aucune variation. Je guette, je suis un animal perdu, pitié, ayez pitié de moi.

La mère n'a jamais eu l'intention de confier son fils à la première fille qui passe. La défection de son époux (elle en touchera deux ou trois mots) l'a rendue misanthrope, méfiante. Ne pas s'encombrer d'une belle-fille l'arrange : un fils homosexuel, gardien de l'amour exclusif que ces deux-là se portent. Le sacrifice d'un petit-enfant en vaut la chandelle. De toute manière, Régine confie avoir une opinion assez basse des femmes *en général*.

Vient le moment où nous abordons le fameux article de la Tribune de Bruxelles qui nous réunit ce dimanche, celui

sans lequel je n'aurais jamais eu de seconde chance. C'est à moi de prendre la parole et je me considère le plus mal placé pour en parler. L'écrire m'a semblé plus normal qu'en décortiquer les couplets. Après une brève hésitation, je puis articuler un récit plus ou moins fidèle et crédible.

Je confie avoir renoncé, plusieurs fois. Depuis la publication, il ne se passe pas un mois sans que je reçoive, d'ici ou d'ailleurs, un témoignage d'émotion. L'intérêt de l'écriture - face à la parole - est l'invisible qui sépare le lecteur du rédacteur.

Au moment où l'addition est réglée (la prochaine sera pour moi, j'insiste), Régine évoque un rendez-vous, probablement factice, elle a déjà tout approuvé du chaos merveilleux qu'elle a fait naître ; nous la quittons comme nous l'avons trouvée : élégante et digne, affable et curieuse de tout, avec ce collier qui fait de la musique.

Le retour en voiture est plus silencieux. Mathias accuse quelques verres de trop sur son débit habituel (il va apprendre). Il pose sa main sur la mienne et me demande s'il peut (je suis libre de refuser) rester chez moi ce soir.

Puis le soir suivant. Et le soir suivant, encore. Et déjà vient le prochain dimanche. Et déjà juillet approche. Et mon père se fait excuser : il est malade, mais tient à me rassurer, rien de grave, il lui faut remettre ce voyage à l'été prochain, l'été prochain ne viendra jamais en vérité.

Pourquoi vous dis-je déjà tout de la conclusion ? Pourquoi vous ai-je rendu captif de mon récit sans vous donner la parole ? Pourquoi cette manie de vous exclure du monologue ? Parce que j'ai besoin de livrer ma vérité et de ne rien entendre d'autre que la petite musique de mon enfance et des années qui ont passé à sa poursuite.

Quelques dizaines de soirs plus tard, il se déplace avec toujours un peu plus d'aisance dans cet appartement, où il dépose de plus en plus d'affaires personnelles. Je le laisse faire, il est libre. Il ne m'a rien promis, mais s'attache, appelle sa mère tous les soirs. Je me retiens de suivre leurs conversations.

J'apprends à le connaître dans les gestes les plus anodins du quotidien, où il multiplie les manifestations de normalité : il se lève tôt, il prend sa douche, mange à côté de moi, m'embrasse, se rend au travail, rentre du travail sans

jamais tarder, m'embrasse de nouveau, lit beaucoup, écoute de la musique (classique, jazz, folk, opéra parfois), nous sortons, nous allons au musée. Y aller seul m'a toujours terriblement ennuyé. Il lui arrive de me corriger en anglais (jamais en public, toujours avec une bonne raison de le faire).

Je suis tombé amoureux de Mathias en août 2014. En vérité, c'était au premier regard, mais les choses prennent un peu plus de temps en Amérique du Nord, pour être dites. N'allez pas croire que je lui ai dit *je t'aime* comme ça, au beau milieu d'un rayon de supermarché. J'ai tenté de lui faire comprendre en multipliant les gestes simples à son égard et en adoptant la forme la plus pure d'empathie (et de reconnaissance) pour ce qu'il a bousculé dans ma vie.

J'ai voulu retirer la photo de Tony, mais il m'en a empêché. Pourquoi faire cela ? Qu'est-ce que cela va changer et pourquoi faut-il marquer des chapitres ? C'est là qu'il a prononcé une phrase d'adulte, qui avait dû lui être soufflée par sa mère, pourtant absente :

> " Je n'en étais pas sûr, parce que je ne te devinais que derrière les mots, mais ces dernières semaines, j'ai

appris à te connaître davantage. Pas encore parfaitement, mais assez pour te dire quelque chose que j'ai toujours eu envie de dire. "

Je me souviens de chaque terme employé, avec une précision qui m'étonne encore aujourd'hui (tant d'années plus tard). Je n'oublierai jamais la manière (délicate) avec laquelle il a dit qu'il m'aimait (*je t'aime, François)*, qu'il avait envie de s'installer chez moi, si je n'y voyais pas d'inconvénient, bien entendu, qu'il pourrait payer une partie du loyer (j'étais déjà bouleversé à ce stade) ; il voulait voir l'Europe avec moi, envisageait de trouver un autre travail, plus rémunérateur celui-là, sa mère était d'accord.

Une très longue liste de promesses et de propositions se termine enfin. Il a dû redouter une réponse négative de ma part pour s'engager dans une telle logorrhée !

Ma mine est grave (à dessein). Ce regard me fixe alors (j'en profite encore quelques secondes, pas plus), comme si le reste de sa vie en dépend. Son regard dit *c'est-oui-ou-c'est-non*, inquiet de s'être livré, déjà vaincu, de s'être jeté, tête la première, dans le grand bain de la vie à deux, qu'il ne connaissait qu'en littérature, de manière idéalisée ou par trop

tragique. Lui qui avait tout organisé au départ, pris à son propre piège, passé sans s'en rendre compte de l'idée de l'amour à la manifestation de celui-ci.

Ma réponse (en doutiez-vous un instant?) ne tarde plus, se consolide et n'en est pourtant pas une.

> " Tu crois quoi, jeune homme, que tu peux déranger ma vie comme ça, annoncer que tu es le désordre, mélanger tes chaussettes sales aux miennes, aller et venir dans l'appartement, me demander si j'ai froid la nuit, sans un moment ou un autre avoir toute légitimité à devenir une partie ma vie ? Que crois-tu exactement ? Que j'ai peur ? Oui, j'ai peur. Oui, je suis conscient que les années d'écart ne tournent pas à mon avantage. Oui, je suis conscient que ce que tu me proposes là va tout changer, mais je ne doute pas un instant de ta sincérité. Viens t'installer chez moi. Nous aviserons plus tard. "

Ce jour-là, ma cousine me répond enfin. Elle approuve ce que je vis. Tout ce qui sort de la norme l'enchante, c'était gagné d'avance. En juin, elle a profité d'un congé entre deux missions pour visiter la Thaïlande et y a

rencontré un Thaïlandais, qu'elle compte (comme elle et moi sommes prévisibles) ramener à elle en Europe et avec lequel elle envisage déjà un enfant, des jumeaux, c'est bien aussi. Le mariage est programmé le printemps suivant, je suis bien entendu invité (Mathias aussi), mais elle insiste pour que j'en sois le témoin. Je raconte cet échange à Mathias, qui éclate de rire (et demande des photos). Le mariage n'aura finalement pas lieu, ma cousine a revu son amour de jeunesse le courrier d'après. Il a changé, elle le jure, le Thaïlandais s'en remettra, ce ne sont pas les touristes qui manquent à Bangkok.

Je t'ai laissé sur le bord de la route aujourd'hui, Tony. Je crois que, pour la toute première fois depuis deux ans, ton prénom n'a pas précédé l'ensemble de mes pensées. Je t'ai placé à l'arrière-plan et je me suis senti assez décontracté.

Hier, je l'ai emmené à Pacifica. Sa curiosité n'est pas malsaine. Je lui ai montré l'endroit où tes cendres ont été dispersées. Et je lui ai parlé des promenades que nous réservions aux dimanches, avec le chien (qui n'est plus là, lui non plus). Sa délicatesse te ravirait ; je pense qu'au fond, j'ai déjà ton accord et que tu seras mon témoin.

Mathias vient de trouver un nouvel emploi. Il est attaché culturel auprès du consulat de France à San Francisco. Je me suis juste chargé de le mettre en contact avec le consul, qui m'était redevable, mais je n'en dirai jamais rien. Sa pratique du français, que je peaufine à ma manière, fait l'admiration. Et son CV écrasait tous les autres. Je n'ai pas dû beaucoup insister auprès de Monsieur E.

Anne-Léa est venue samedi soir. C'était la première fois que je l'invitais à la maison depuis ton accident. Nous avons continué d'aller au restaurant de temps en temps, souvent avant d'aller au cinéma, sur Van Ness, refaire le monde, ce que font les amis pour éviter de parler de leur condition humaine. Elle a trouvé Mathias un peu ennuyeux (elle dit *intello*, j'ai compris la nuance), mais son repas (pour ce qu'elle en a mangé) valait le détour.

Anne-Léa est amoureuse d'un garçon qui n'est pas très beau, mais qui lui ouvre la porte de la voiture et ne réclame pas de *plans à plusieurs*, *tu sais, c'est devenu rare.* Anne-Léa n'a toujours pas trouvé d'appartement à son goût, elle continue de louer son petit studio au dernier étage d'un vieil immeuble à la façade très sale.

De passage ce mois-là, Cécilia et Florent m'ont ramené des bonbons de Toulouse et Mathias leur a beaucoup plu (il connaissait le mot chocolatine). Ils ont pris la route du Sud très vite. San Francisco est une ville de passage. J'ai adoré les revoir, comme hier, les gens s'en vont et reviennent, comme si les pauses n'avaient jamais existé, c'est le pari des parenthèses.

Pas plus à présent qu'auparavant, je ne vous donnerai droit à la parole. Je suis pressé. Et j'ignore la raison de cet empressement. Et ce qu'il dit de moi.

J'avance un peu. Il faut préciser que les mois qui suivent sont frappés de banalité (un grand bonheur en vérité, mais sans gloire et sans éclats). Nous sommes l'année suivante, à peu près à la même période. J'ai cessé de dire les jours. J'ai cessé de ranger les idées par chapitre.

Partons de ce soir-là dont j'ai oublié le calendrier, je me suis endormi en lisant, il m'éveille et s'explique. Le consulat de France organise une réception demain. Nous y sommes conviés. Le président est en ville. Il rend visite aux expatriés français.

Mathias va se coucher tôt, je fais de même. Il m'annonce la nouvelle sans détour, nous serons à la table du président, mais je n'ai pas le droit (le protocole) de poser des questions en vue d'un article. Entendu !

Cette nuit-là, il est agité et c'est la première fois. Il a pourtant tout organisé avec brio. Ce qu'il ignore, c'est que nous allons prendre un avion demain.

C'est vers 4h du matin que je reçois cet appel d'Espagne, qui m'inquiète :

" François ? Ton papa est mort cette nuit. "

Mathias est paniqué. Moi, je me sens gêné du sentiment de délivrance qui m'anime, mais je ne peux pas dire cela à un garçon de son âge. Le consul, qui est bienveillant, propose à mon amoureux de m'accompagner (je me rends compte de l'irruption dans ce récit du mot *amoureux*) et va plus loin encore : il nous a réservé deux billets pour le premier avion, aéroport à 13h30 pas plus tard, *vous serez en business, vous pourrez dormir*. Son secrétaire, Botta, arrange la correspondance entre Paris et Barcelone, les instructions seront données à notre arrivée (sans faute), une certaine Alexandra au guichet Air France.

Mathias entre dans ma vie par la grande porte ce jour-là. Face à lui, au funérarium, un corps qui ressemble vaguement au mien, trente-cinq ans plus tard. Il m'avoue (avec tact) qu'il a réalisé pour la première fois, sur cette image-là, qu'un jour cet homme allongé et dur, ce serait moi. Ce qu'il s'empresse de corriger : ou le contraire, qui sait. Comme l'espagnol ne lui est pas étranger, il arrange tout avec tout le monde, je dois simplement donner mes instructions.

Le corps est rapatrié à Dolhain, la ville natale, où des hommes de son âge sont venus lui rendre un dernier hommage (ils ne sont plus très nombreux) ; c'est l'été et il pleut, c'est l'été et je ne pleure pas. Je ne reconnais plus personne. Je ne sais plus rien. Je ne suis plus d'ici. Je n'arrive même plus à parler ma langue avec l'accent de mes sept ans, ma voix a changé. Mathias dit *Tu as l'air soulagé en fait* et je ne me dérobe pas à tant de finesse

La femme de mon père hérite de tout, y compris ce qui me revient, je ne veux rien savoir. Je n'ai besoin de rien. Je ne connaissais pas mon père, je n'ai rien fait pour le connaître non plus. Je l'ai placé sur un piédestal le jour où il

a enterré son chien dans le jardin. Il est parti comme je suis venu et comme il est resté dans ma vie : en silence.

Mon frère n'a pas donné signe de vie ; j'ai perdu sa trace, il a changé d'adresse, de numéro, de job, de femme(s). Mon frère m'appellera deux ans plus tard pour me proposer d'investir dans sa société, mais je déclinerai l'invitation, sous un prétexte grotesque qui dit *nous n'avons plus rien à nous dire*.

Le dernier soir de ce voyage-là, où j'ai fait découvrir Bruxelles à Mathias, nous avons dîné avec ma cousine. Ma cousine a trouvé Mathias irrésistible et ils ont beaucoup ri (de moi, entre autres). Mathias est amoureux. Ma cousine a même dit *fou de toi*.

Le retour est brutal. Plus de mère. Plus de père. Plus vraiment de frère (les mauvais termes se sont installés vers ce moment-là). Même plus Tony, qui m'avait pourtant promis qu'on verrait Venise avant ses 45 ans. Juste Mathias. Un chat, qui est âgé. Quelques amis. Le libraire. Le consul, lequel envisage déjà l'Asie après 2016. Anne-Léa devrait rentrer en Europe, son amitié m'encombre.

Dans l'avion, comme nous ne dormons pas, malgré le confort infernal des sièges qui nous ont été attribués, Mathias passe à l'étape suivante. Il vient d'avoir 22 ans et nous reviendrons à Bruxelles à l'automne prochain. C'est là qu'il dit :

" Je voudrais bien t'épouser. "

C'est là que je m'effondre, que tout se fissure, que tout ce qui n'a pas été dit se décompose, que toutes les erreurs s'annulent, que je me réduis à ma plus simple expression devant lui, qui est pétrifié dans la seule attente d'une réponse à une question qui a provoqué un déluge. Je pleure d'un sanglot qui dit oui à tout ce qu'il est, ce qu'il a brisé, ce qu'il a reconstruit. Je termine cette démonstration de fracas par un *oui* plus franc, n'aurais-je pas été assez clair avant.

Mathias est heureux. Sa mère est ravie. Le consul est ravi. J'appelle Marina, que je ne vois plus très souvent : elle promet un dîner grandiose, ne comprend pas mon obsession du cercle restreint (une dizaine de convives). Ma routine a cessé. Marina a acheté des livres de recettes européennes. Elle sera des nôtres et prie déjà. Elle dit que Dieu aime aussi

les homosexuels, qu'elle en est sûre, que sinon tout cela n'aurait pas de sens. Le libraire propose d'être notre photographe officiel.

Le mariage aura lieu le 22 décembre 2015 au City Hall de San Francisco. Sur le carnet, je distingue la signature de Carmen Shu sur les papiers officiels, pour la 2e fois dans ma vie, mais elle ne m'a pas reconnu. Elle pratique le mariage comme je pratique la méditation : avec une attention flottante.

Je reverrai Bruxelles. Nous marcherons dans la forêt. Nous dînerons au Chalet de la Forêt. Il y aura de la neige l'année suivante, où je lui ferai découvrir Ostende, chacun son tour. Il tentera de lire le nom des villes en néerlandais sur l'autoroute. Nous en rirons.

Sa mère nous invitera pour Thanksgiving et tout le monde sera *enchanté* de nous voir et je deviendrai américain l'année qui suivra.

Le printemps arrivera, nous ferons l'amour dans une chambre d'hôtel haut perchée, après un dîner chez Jean-Pierre qui a décidé de fermer son restaurant en 2017, au

balcon on entendra des avions et le klaxon des voitures, la chambre depuis laquelle je regarderai l'Avenue Louise comme pour la posséder, avant de regagner la petite ville de Jenner (ses falaises), où nous aurons acheté une maison.

Six mois plus tard, il me proposera de faire l'amour à plusieurs et tombera amoureux de l'inconnu qu'il oubliera le mois d'après. Je ne le verrai plus pendant dix-sept jours, mais il m'écrira beaucoup, puis reviendra à moi, la mine défaite et les excuses en bataille, Mathias grandira à mes côtés, je pourrai tout pardonner. Il connaîtra des échecs (professionnels), se posera des questions sur la différence d'âge (à son tour), mais jamais bien longtemps, nous vivrons comme cela, en apnée, il voudra un enfant, puis y renoncera, nous serons déjà en 2018, puis en 2027. Puis j'ai cessé de compter. Et surtout d'écrire. La banalité est redevenue trop flagrante. J'aurais dû me méfier.

C'est ici que le vase se brise. L'entendez-vous ?

C'est ici, un samedi de plus, de février, un samedi où tout était encore possible à 9h30, c'est ce matin que nous élaborons le joyeux projet d'aller au restaurant, juste à deux. C'est ce samedi qu'il partira, à 11h25, sans sa veste, rendre

visite à une vieille personne (Madame Ropers), dont il recueille les mémoires à la main (il y tient), avec un stylo, cadeau d'anniversaire, Mont-Blanc, stylo que j'ai précieusement gardé dans un tiroir.

J'aurais dû me méfier, je l'ai dit, des matins trop calmes où tout est beaucoup trop possible. L'addition attend, dans la coulisse, le moment.

Il traverse la route. Il lit un panneau publicitaire et prend note d'un numéro. Reçoit la confirmation du restaurant. Me le confirme à mon tour. Il prévoit de m'acheter du thé en rentrant. Il écoute August Wilhelmsson. Trois secondes plus tard, il s'échoue sur le sol. Plus une seule voiture ne circule. Quelqu'un crie *Sir*. Quelqu'un dit *He's breathing*. Quelqu'un dit *Someone call 911, please*. Un infirmier demande que le périmètre soit dégagé. On tente de le ramener à la vie, qui a déjà renoncé à lui. Je lis mon journal, je ne sais rien, à peu près aussi craintif que le reste du temps. Quelqu'un dit *It's too late*. Je suis appelé. Quelqu'un crie. J'ai déjà compris.

Alors qu'il n'a que 39 ans, Mathias vient de mourir sous plusieurs balles, dans une rue où les habitants sont

stupéfaits, une rue si calme, une rue en pente, une rue où on a construit une école. Le bruit des sirènes lorsque j'arrive.

Mathias n'était pas visé directement. Le voleur, la cible de départ, a réussi à prendre la fuite. Les policiers ont commis une bavure. Le corps de Mathias s'offre aux yeux de tous, au sol, inanimé, pas très beau à voir, personne ne devrait voir cela, cachons-nous mon amour, reviens à moi, tu ne m'entends pas, tu n'entends plus rien, tu es couché par terre et je te regarde et je ne peux même pas hurler et Régine, Dieu soit loué, n'a pas vu ça, ta mère est partie il y a deux ans, paisiblement, dans son sommeil, on dit *c'est votre fils* et je dis *non, c'est mon amoureux* et les gens ne disent plus rien, ils veulent simplement aider, que peuvent-ils bien faire, des couvertures, *oui, des couvertures*, pourquoi encore, pourquoi toi, pourquoi nous.

Et plus les secondes passent et plus il y a des gens autour, et plus il y a des gens autour, plus on me fait signe de m'éloigner, et plus on me dit de m'éloigner plus je me dis que non, bon sang, les deux hommes de ma vie, l'un après l'autre, alors je m'écroule, je suis emporté par une ambulance (une autre), je ne suis plus rien qu'un être déchiré à qui on va administrer des calmants pendant plusieurs mois, je ne serai

plus rien d'autre maintenant, qu'un camion lourd sur une route abîmée, qu'un camion abîmé sur une route oubliée, je ne serai plus qu'une route sur laquelle le reste des jours va se fracasser et sur laquelle on fera couler du goudron pour faire place aux suivants.

Et puis après ? Les années passent au compte-gouttes. Je marche encore un peu, pour la forme. En vérité, je suis déjà mort.

Si j'ai continué de me lever, c'est pour donner à manger au nouveau chat - rencontré par hasard lors d'une promenade et qui m'a suivi sans m'en laisser le choix - et arroser les plantes. Même le décor a fini par me lasser. Un matin, le chat s'est étendu sur le divan pour ne jamais plus respirer. Le suivant est tombé malade. Je lui avais donné un nom, Tamino. Je m'y étais attaché très vite, il était le vaccin contre la folie et contre la solitude, la musique, le mouvement, les heures qui tournent, il sautillait, il mangeait les jonquilles et les recrachait la seconde d'après, il jouait avec des bouts de papier, puis la nuit a sonné, sans prévenir une fois de trop ; il toussait, on a prétexté une forme d'empoisonnement, il ne sortait jamais.

Sa dépouille au fond du jardin serait la dernière. J'avais vu mon père : j'ai creusé à mon tour. Et j'ai placé une petite croix. Et j'ai cru sentir la main de Tony sur mon épaule.

Puis s'est installé le silence. Et le silence m'a dit *L'heure est venue.*

"J'aimais lire avant de faire ce métier. Ensuite, j'ai lâché prise à cause des barreaux. Madame Magnin ne sait pas que l'autre livre est sur mes yeux, entre les choses et mon chagrin, écrit pour dire où je vais, là où personne ne répond."

Nicolas Clément, *Sauf les Fleurs*.

Je suis allongé dans ce lit où on me demande si je suis prêt. Je le suis. Rien ne m'amuse. Rien ne me distrait. Rien ne me contente. Je suis vide de sens. Je ne mange plus que par habitude. J'écris à peine. J'ai tenté de voyager, mais tout me ramène à Jenner.

J'ai vécu dignement. Ainsi vais-je m'en aller bientôt. En brandissant ce que je considère comme l'ultime droit humain, celui de se retirer au moment où on l'a décidé. Ici, dans ce domaine qu'on a baptisé *Dignity* et qui a vu le jour en 2055 à Sonoma.

Je m'y suis assuré de la présence discrète, une fois encore, des tulipes, comme on dit *maman, j'ai peur, je vais tomber*, maman dit *non tu ne tomberas pas, aie confiance en toi, tu vois, c'est comme ça qu'on grandit, tu dois apprivoiser les ruisseaux et leur écrire des livres*, je sais aussi qu'il faut pardonner aux cailloux ; maman poursuit, maman dit *je ne serai pas toujours là*, *un jour la terre m'oubliera*, maman avait raison, je me suis relevé toujours, en pensant à sa voix, j'ai l'impression qu'elle est là, à mes côtés dans cette pièce, à me tenir la main.

Cette chambre est paisible. Elle ne s'encombre d'aucune couleur. Des fonds privés ont permis à une association d'acquérir un ancien castel et de lui donner une vie supplémentaire. L'immense domaine servait autrefois à la production d'un vin local, qui n'a pas résisté aux grandes sécheresses ; elles ont défiguré, vers la fin des années 2030, le Nord de la Californie.

Partons de cette dernière après-midi, d'où je vous écris à tous les temps, dans toutes les époques. Des paragraphes qu'il me reste à dicter, les cheveux défaits, les idées en bataille, le (bon) mot qu'il ne faut oublier de placer avant le point final. Je ne sais pas où je m'emmène. Je devine simplement le venin des minutes qui viennent. Car oui, je vais mourir et j'ai tout organisé.

Me voilà au bout du voyage avec, pour seul victoire, cet inventaire de l'infiniment dérisoire, de mon cœur malade, de tous ceux qui sont passés par lui, de mon corps vieilli, que je ne reconnais plus.

Ce domaine de fin de vie est une réplique (tardive) d'une idée venue de Suisse, longtemps combattue par les églises américaines. Plus tard, l'idée a fait son chemin dans la

tête des hommes, elle est même devenue un combat sociétal mené par de puissants lobbies, eux-mêmes financés par de puissants laboratoires, qui vendent des substances qui ôtent la vie, qu'on me présente, c'est étrange cette pastille blanche, qui est suivie d'une injection.

Le personnel est aimable. Il est permis de renoncer au dernier moment, mais ils ne remboursent rien.

Avant de quitter la maison de Jenner, dont j'ai confié la clé à Remo, après avoir tout vendu (ou donné), j'ai précipité, dans un grand sac, des livres que j'avais envie de relire, une boîte remplie de lettres, des photos de mon village, des photos de Tony, des photos de Mathias, une photo de papa. Les restes d'une vie, pas grand-chose, des choses qui brûlent rapidement (je me suis renseigné), qui encombreraient ceux qui resteraient, à quoi bon, il ne reste plus personne.

J'ai beaucoup erré, j'envisage à présent de retrouver, ensemble ou pas, les femmes et les hommes de ma toute petite vie, aurons-nous des choses à nous dire, je me pose soudain la question de savoir ce qu'il y a après, après cette aiguille qui vient de me dire *voilà c'est presque la fin*, la question

du divin et du néant, je suis en ordre de marge, je suis en train de quitter la pièce, je ne me suis jamais senti aussi vulnérable, aussi dérisoire, mais aussi déterminé.

Le moment d'après est radical. Il s'est écoulé trois minutes à peine ; déjà, je ne vois à peu près rien, puis c'est la pénombre et cette pénombre m'engloutit. J'entends au loin, de plus en plus loin, de plus en plus mal, *For I can't help falling in love with you*.

J'écris après les lignes. J'écris après la vie d'après. J'ai quitté la salle d'attente.

La fille qui s'occupait de moi, le venin accompli, a versé une (toute petite) larme, mais elle en verra d'autres et finira par ne plus ressentir qu'une légère gêne, puis plus rien du tout, avec l'habitude, ce sera une pierre dans la poitrine désormais, sinon toute forme de vie privée serait impossible, au fil des malades, pour se protéger, les prénoms deviendront des numéros.

La fille a fermé la porte. Avec délicatesse, pour me laisser dormir je crois. Plus une seule respiration, plus un mouvement, pas un écho, pas un bruit, pas même une trace

de vie, nulle part ; une équipe vient, un avertissement plus tard, allez-y, c'est bon, nettoyez, rendez cela présentable. Le suivant s'y installe, à ma place, qui décidera finalement de rentrer chez lui (ils ne remboursent rien).

J'ai été brûlé, ils ont dit les bons textes dans le bon ordre, il n'y avait à peu près personne, même pas vraiment de cérémonie, le libraire était là, affalé contre lui-même, lui aussi, il a connu l'absence des hommes ; le libraire se dit qu'il voudrait bien le même *destin*, sans s'en sentir capable le moment d'après. La dispersion des cendres a lieu à Pacifica. Riccardo est venu. Il a pleuré.

D'où je suis, à l'instant où ces lignes s'écrivent sur un écran sans clavier, je viens d'apprendre plusieurs choses qui me plaisent.

Le consulat de France a été déplacé à Palo Alto (le tremblement de terre de 2061 a défiguré la ville à nouveau) et un rapport de 2015, que Mathias avait rédigé et que j'avais plusieurs fois relu, a été remis à l'actuel président de l'Europe fédérale, pour illustrer un discours sur l'État de l'Union.

Mes chroniques dans la Tribune de Bruxelles, dont l'ancienne rédaction est devenue un musée de l'écriture, ont servi à organiser une exposition sur l'amitié belgo-américaine, dans une galerie située à Waterloo (les expositions sont de plus en plus rares, tout a été numérisé).

Dans le registre d'une petite commune italienne, où la tradition du papier restera un éternel passé supplémentaire, ce jeudi à midi et six minutes, Dario a appelé son premier fils Tony, du nom de son ancêtre, qu'il n'a pas connu, mais dont il a entendu dire tant de belles choses de la bouche de Riccardo, dont les cheveux sont devenus gris et qui passe une partie de l'été ici, chaque année, à la recherche de lui-même. Souvent seul.

Dario et Valeria ont, fin novembre, suivi le fil de ces pages pour te rendre hommage à Pacifica. Où à peu près rien n'a changé. Dario tient à ce livre (le seul de sa vie), c'est un peu son histoire à lui aussi. Le livre a été traduit en italien. Jamais en anglais, curieusement.

Un garçon et une fille de onze ans ont échangé un baiser à l'instant, à cet endroit où tu m'avais promis qu'on verrait Venise. C'est aussi là que Mathias m'a assuré qu'il

allait veiller sur mes *vieux jours*. Des promesses impossibles à tenir. La vie n'en fait qu'à sa tête.

Sois calme, inspire, voilà tu flottes et l'eau te fait confiance, voilà tu es un oiseau. Monsieur Simon m'a appris à nager et à croire en mes rêves en même temps. J'ai compris l'algèbre. Les déclinaisons sont revenues, machinalement. Celles du latin. Celles de l'allemand. Je me suis senti plus léger, de moins en moins seul. J'ai flotté, flotté toujours, flotter m'a semblé la manière la plus digne de voyager. Aujourd'hui plus que jamais, voyager léger.

Les voix sont revenues. J'ai cru entendre Tom aboyer dans un coin de ce drôle de monde, au-delà des tableaux ; c'était bien lui et il m'a reconnu. Tony nous a donné la main, il a caressé Tom, qui a pris le chat sous son aile, d'autres chats sont venus à leur tour. Mathias s'est assis au piano, je me suis assis à côté de lui. Ma mère m'a confié des secrets. Mon père lui a donné la main et Clémence a souri. Mon frère a dû comprendre qu'il se passait quelque chose, alors il est sorti de son exil. Il a regardé sa famille à son tour, peut-être pour la première fois.

J'ai dit *Viens mon chien. Allonge-toi à côté de ma mémoire. Restons encore un peu vivants*. La lumière s'est montrée plus insistante. Elle a tout ébloui. Tout balayé. Tout réuni. J'ai pris le large. Et le livre de ma vie s'est refermé, ainsi.

Du même auteur

"Les pluies ne durent jamais en Écosse", Amazon Éditions, 2e édition, novembre 2017, ISBN 9781980291503.
Version originale 2006, Les Éditions Romaines (disparues).

Site web de l'auteur

www.cedric.fm

Couverture

Christelle Delhoye